

LES FILMS DE L'APRÈS-MIDI PRÉSENTE

tiff. toronto
international
film festival

LE COMBAT D'UNE OUVRIÈRE POUR TOUTES LES OUVRIÈRES

RIKITA
SHIMU

NOVERA
RAHMAN

PARVIN
PARU

DEEPANWITA
MARTIN

MAYABI
MAYA

MADE IN BANGLADESH

মেইড ইন বাংলাদেশ

UN FILM DE RUBAIYAT HOSSAIN



LES FILMS DE L'APRÈS-MIDI PRÉSENTE

RIKITA NOVERA PARVIN DEEPANWITA MAYABI
SHIMU RAHMAN PARU MARTIN MAYA

MADE IN BANGLADESH

মেইড ইন বাংলাদেশ

UN FILM DE RUBAIYAT HOSSAIN

DURÉE DU FILM : 1H35

AU CINÉMA LE 4 DÉCEMBRE

RELATIONS PRESSE

Marie Queysanne
assistée de Fatiha Zeroual
marie@marie-q.fr // presse@marie-q.fr
01 42 77 03 63

DISTRIBUTION

PYRAMIDE
32 rue de l'Echiquier
75010 Paris
01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com



S Y N O P S I S

Shimu, 23 ans, travaille dans une usine textile à Dacca, au Bangladesh. Face à des conditions de travail de plus en plus dures, elle décide avec ses collègues de monter un syndicat, malgré les menaces de la direction et le désaccord de son mari. Ensemble, elles iront jusqu'au bout.



E N T R E T I E N A V E C R U B A I Y A T H O S S A I N

Quel a été le point de départ de cette histoire ?

Je m'intéresse depuis longtemps à la condition des femmes. Mon précédent film, *Les Lauriers-roses rouges*, avait pour personnage principal une actrice de théâtre, appartenant à la classe moyenne, qui cherchait l'équilibre entre sa carrière et sa vie personnelle. Mais il y avait aussi un autre personnage : une jeune femme qui quittait son emploi de domestique pour aller travailler dans un atelier de couture. Je voulais suivre cette femme. La comédienne qui jouait la domestique incarne aujourd'hui Shimu dans *Made in Bangladesh*.

J'aimerais aboutir à une trilogie : d'abord la vie de cette femme de la classe moyenne, aujourd'hui le destin d'une ouvrière du textile, et puis un jour je m'intéresserai aux très riches...

J'ai fait des recherches pendant trois ans, j'ai rencontré beaucoup d'ouvrières - je n'avais aucune connaissance particulière de ce milieu. Je me suis finalement rapprochée d'une femme nommée Daliya, qui a été syndicaliste.

Cette femme a été horriblement maltraitée, prisonnière d'un mariage abusif, mais son souhait était de retrouver une forme de dignité. J'ai pu commencer à écrire mon scénario, librement inspiré des vrais événements de sa vie.

Qu'est-ce qui vous a frappée durant vos recherches ?

Ces femmes sont très jeunes, elles ont entre 18 et 30 ans. Leur travail est trop dur pour continuer au-delà : elles ont des problèmes d'épaule ou de dos, à force d'être assises sur des bancs très durs, penchées sur les machines à coudre, dix heures par jour, six jours par semaine, pour cent euros par mois dans le meilleur des cas.

Mais ce qui m'a frappée, c'est qu'avec un salaire dérisoire, des conditions de travail difficiles, un combat permanent contre l'autorité patriarcale, ces femmes se sont autonomisées. Cent ans plus tôt, au Bangladesh, elles n'auraient pas pu travailler, elles auraient passé leur vie dans une complète solitude. Aujourd'hui, elles ont un travail, elles gagnent leur vie, parfois celle de leur famille, et au sein de l'usine, elles se battent pour leurs droits.

Bien sûr il y a beaucoup à dire sur les « ateliers de misère » et sur l'oppression que subissent ces ouvrières. Mais c'est leur force que je voulais mettre en avant. Ce ne sont pas des victimes, ce sont des moteurs du changement. C'est ce que j'ai compris quand j'ai rencontré Daliya. Elle avait perdu son travail, elle m'a accompagnée sur le film pendant deux ans, et à peine le film terminé, elle est partie travailler en Jordanie dans un autre atelier. Elle va de l'avant, et elle n'a que 25 ans.

Qu'avez-vous emprunté à Daliya pour le donner à Shimu ?

Le monologue de Shimu devant Nasima Apa est écrit à partir de mes entretiens avec Daliya. Daliya s'est vraiment enfuie de chez elle à l'âge de 12 ans, elle est venue à Dacca... C'est une situation commune pour beaucoup de jeunes femmes des milieux ruraux mais c'est un acte de courage de s'enfuir si jeune, alors que vos parents veulent vous marier. Beaucoup de filles acceptent leur sort : si Daliya était restée dans son village, elle aurait déjà trois ou quatre enfants et elle ne travaillerait pas. Le travail est une forme d'autonomisation.

Shimu - l'actrice - et Daliya ont créé un vrai lien afin de travailler ensemble. Nous avons tourné le film au printemps 2018, et dès le mois de novembre 2017, Daliya apprenait à Shimu à se servir d'une machine à coudre. Elle a aussi appris la couture aux autres comédiennes. Ensuite, on a répété pendant un mois, cinq jours par semaine. Daliya était là, elle nous aidait à peaufiner les dialogues pour qu'ils paraissent plus authentiques. Elle était aussi sur le plateau pour les scènes d'usine.

Avez-vous tourné dans une véritable usine ? N'est-ce pas dangereux de s'attaquer à un tel sujet dans un pays où les patrons de l'industrie textile sont si proches du pouvoir politique ?

Nous avons trouvé une usine abandonnée, nous avons loué des machines et recréé entièrement l'endroit. Nous y avons consacré une grande partie du budget ! Il fallait que les machines fonctionnent, et aussi qu'on se procure les accessoires, à la fois pour la section couture, la section repassage, etc. Nous avons aussi engagé de vraies ouvrières. Au Bangladesh, pour faire un film, il faut soumettre le scénario au Film Development Corporation et obtenir une autorisation. Nous l'avons eue. Ensuite, nous avons fermé le plateau, en réduisant le nombre de visiteurs et sans aucun article dans la presse. Bien sûr, je sais que le sujet a fuité, notamment parce que je l'ai présenté à Open Doors au Festival de Locarno en 2017. Je ne sais pas ce qui se passera à la sortie, mais nous n'avons pas eu de soucis jusque-là.

Le destin de Shimu est presque banal, mais c'est une vraie héroïne...

J'ai eu la chance de grandir dans une famille plutôt privilégiée, j'ai pu aller à l'école, à l'université. Un jour, Daliya est venue chez moi et m'a dit : « si j'étais allée à l'école comme toi, j'aurais fait quelque chose de grand. » J'étais bouleversée. La société et le destin n'ont pas épargné Daliya, mais elle a gardé foi en elle et

voilà qu'un film retrace son parcours, un film que le monde entier, je l'espère, va pouvoir voir. Elle a effectivement accompli quelque chose de grand !

La situation des femmes au Bangladesh semble très paradoxale ...

Certes. Le Bangladesh est dirigé par une femme, le chef de l'opposition est une femme, et c'est une femme qui préside l'assemblée. Au sein de l'industrie textile, l'activité qui rapporte le plus au pays, 80% de la masse salariale est féminine. La colonne vertébrale économique du pays est garantie par des femmes. Et ces ouvrières travaillent ensemble, ont un grand sens de la camaraderie. Dans les « gender studies », on apprend qu'un grand pas est déjà franchi si une femme résiste et se bat. Des générations avant nous se sont battues pour l'éducation, et c'est grâce à elles que nous sommes là aujourd'hui : « nous sommes là où nous sommes parce que nous reposons sur les épaules des femmes qui nous ont précédées ». Bien sûr, la vie de Daliya ne sera jamais luxueuse, mais elle avance. Elle n'accepte pas passivement l'oppression sociale et sexuelle qu'on lui impose.

Shimu lutte aussi contre les représentations de la femme données par la culture populaire - comme le clip ultra-sexiste qu'on aperçoit sur la télé de sa propriétaire. Ou contre le discours religieux - le discours de l'imam sur le hijab que l'on entend dans la rue.

Absolument ! Shimu se bat contre les excès du capitalisme et de l'islamisation, et invente ce que peut être une vie de femme dans son pays : elle fait ses prières mais elle aime danser, lutte pour créer un syndicat mais elle le fait à sa manière. Aujourd'hui, ce qui est proposé aux femmes se résume à deux extrêmes : d'un côté l'hypersexualisation de la publicité, de l'autre côté, une vision de la femme impure qu'on peut entendre à la mosquée. Mais même quand Shimu et ses amies se couvrent la tête, elles le font à leur manière... Elles portent des vêtements très colorés : elles ne se cachent pas, elles sont conscientes de leur beauté et de la mode, toujours à leur manière.

Les ouvrières marchent beaucoup dans la rue, elles investissent un espace public qui semble majoritairement masculin.

Elles sont obligées de marcher. Elles vont au travail à pied, il leur faut marcher parfois deux heures par jour... A la fin des années 90, j'ai travaillé avec des organisations qui viennent en aide aux femmes et l'une de leurs études avait démontré que les ouvrières du textile subissaient davantage de violences parce qu'elles se déplaçaient tôt le matin ou tard le soir au vu de leurs horaires infernaux... Alors, très naturellement, les femmes ont commencé à marcher en groupe. Quand dix ou quinze femmes se déplacent ensemble, elles prennent moins de risques.

Quelles ont été vos sources d'inspiration ?

Certains films comme *Norma Rae* avec Sally Field, que j'ai montré à mon actrice. Ou comme *Rosetta* même si dans *Rosetta*, il n'y a quasiment pas un seul moment de joie.

Je me suis aussi inspirée des peintures sur les « rickshaws », les pousse-pousse d'aujourd'hui. Ceux de Dacca sont couverts de couleurs vives, alors même que la ville peut être très sombre, à cause des pénuries d'électricité. Il y a des éclats de couleurs. J'ai demandé aux gens de la déco d'utiliser les couleurs de façon très tranchée. Et parfois de juxtaposer obscurité et couleurs. Pour faire ressentir l'espace à travers la couleur et le son.

Comment avez-vous travaillé avec votre directrice de la photo, Sabine Lancelin ?

Sabine a été formidable, je me suis vraiment appuyée sur elle. Elle est arrivée quelques semaines avant le tournage, je l'ai emmenée sur tous les décors. Je voulais qu'elle s'imprègne de leur atmosphère. Nous avons préparé le découpage. Je ne voulais pas beaucoup de mouvements de caméra, je voulais un style assez classique, avec parfois de longues prises. Sabine et moi étions toujours d'accord : quels plans devaient être en caméra portée, quels plans demandaient des travellings, etc. Et elle était toujours à mon écoute même si elle a beaucoup plus d'expérience que moi.

Sabine a aimé la richesse des couleurs, elle s'est aussi très bien accommodée des espaces réduits : chez Shimu, par exemple, il n'y avait que trois endroits où l'on pouvait placer la caméra. Elle a accepté de travailler avec toutes ces limites. Elle est devenue très proche de l'équipe technique et des actrices. L'ingénierie du son était aussi une femme, qui sortait de La Fémis, notre chef-déco était une femme ainsi que notre monteuse. Avoir des femmes comme chefs de poste a mis les actrices en confiance, les a désinhibées et leur a permis de mieux jouer. C'est très rare au Bangladesh de voir une équipe majoritairement féminine.

Le tournage a eu lieu dans un quartier très pauvre de Dacca, et tout le monde respectait Sabine : même les « barbus » la saluaient à la musulmane ! Il a été question un moment de tourner en studio, mais ça ne me plaisait pas, je voulais que l'on sente la vérité du lieu. Chaque jour, sur le chemin du plateau, surgissaient des sons et des images que nous n'aurions pas eus en studio. Même la chaleur était intéressante. Et les filles n'étaient pas maquillées - sauf pour la scène du mariage, bien sûr.

Le personnage de Nasima Apa est-il inspiré par une vraie activiste ?

Quand j'ai rencontré Daliya, elle m'a raconté qu'elle avait assisté à beaucoup de réunions. Ces femmes sont formées par des ONG qui militent depuis longtemps pour le droit des femmes dans mon pays : on leur apprend la loi. La relation entre Nasima Apa et Shimu est assez proche de la relation que j'ai moi-même avec Daliya : nous sommes amies, mais il y a une différence sociale

qu'on ne peut ignorer. Les classes sociales sont très structurées au Bangladesh. Mais les femmes s'entraident au-delà de leurs différences.

Que faut-il penser de la façon dont se conduit le mari de Shimu ?

Au Bangladesh, la masculinité est un peu en difficulté ! Les hommes ont perdu de leur pouvoir. J'ai rencontré des ouvrières du textile dont les maris avaient perdu leur emploi. Ils vivent du salaire de leur femme. Du coup, ils sont peu sûrs d'eux et essaient de contrôler la vie de leur femme. Je voulais montrer qu'au sein de la relation entre Shimu et son mari, le travail peut être une prison, mais devient plus tard un lieu d'autonomisation. Quand Shimu part de chez elle après que son mari l'a enfermée, elle sait qu'il n'acceptera peut-être pas son retour. Mais c'est le travail qui l'emporte...

La scène au Ministère du Travail où Shimu joue sa dernière carte a-t-elle aussi été inspirée de la vie de Daliya ?

En fait, nous avons tourné au Ministère des Chemins de fer, très ressemblant au Ministère du Travail. Même avec un gros budget déco, on n'aurait pas fait mieux ! Quand Sabine Lancelin a découvert la pièce remplie de dossiers poussiéreux, elle a immédiatement dit : « il faut tourner ici ». Concernant la scène en question, elle est en effet inspirée par l'histoire de Daliya mais édulcorée... Parfois, la vraie vie est trop extrême pour être adaptée comme telle au cinéma : quand son syndicat a failli ne pas être reconnu, Daliya a compris que toutes ses amies allaient perdre leur travail, elle est allée voir le bureaucrate, elle a fermé la porte à clé et elle a menacé de se pendre dans son bureau s'il ne signait pas le document requis.

Le dernier plan de Shimu la montre les cheveux dénoués : elle est quasiment une nouvelle femme...

Elle a dénoué progressivement ses cheveux, au fur et à mesure de son affirmation personnelle. Au cours de la dispute avec son mari,



elle a retiré le hijab qu'elle portait jusque-là. A la fin du film, ses cheveux sont libres, comme on ne les a jamais vus. Tout son corps exprime sa prise de pouvoir. Mais le combat n'est pas fini : elle a juste obtenu le droit de commencer à négocier avec ses patrons.

En janvier dernier, les images des grèves et des manifestations des ouvrières du textile bangladais ont fait le tour du monde. Comment cela s'est-il fini ?

Il y a eu quelques avancées comme une hausse des salaires. Je pense que les conditions de travail et les règles de sécurité se sont améliorées. Les négociations continuent néanmoins entre les ouvriers/ouvrières et les patrons des usines pour aller encore plus loin.

En France, le film sort quelques jours après le Black Friday, ce jour de gros volume d'achats vestimentaires, à petit prix. Il affecte probablement les travailleuses bangladaises...

Oui, il y a un énorme impact sur les rythmes de production. Le monde doit entendre des histoires comme celle de Shimu. En tant que consommateur, il faut prendre ses responsabilités : si on achète une paire de jeans pour 20 euros, alors on peut être sûr que quelqu'un a été sous-payé pour les fabriquer... En revanche, dire que l'on n'achètera plus de vêtements de telle ou telle marque à cause de cela, c'est exactement ce que ne souhaitent pas les ouvrières. Ce n'est pas une solution.

Il y a une réplique de Shimu qui est frappante : « Nous sommes des femmes. Fichues si on ne l'est pas... ».

Je l'aurais bien mise sur des t-shirts !



L'INDUSTRIE TEXTILE AU BANGLADESH

Le Bangladesh est le deuxième plus grand exportateur mondial de vêtements derrière la Chine. Environ **4 millions d'ouvriers** sont employés à bas coût dans quelque **4 500 ateliers**, fabriquant à tour de bras des vêtements pour les distributeurs occidentaux comme H&M, Primark, Walmart, Tesco, Calvin Klein, Gap, Carrefour ou Aldi.

Les exportations du secteur textile représentent **80%** des exportations totales du pays. Au total, **60%** des habits vendus en Europe proviennent des usines bangladaises. Les Etats-Unis sont aussi un très grand gros client.

C'est un gigantesque business qui rapporte **30 milliards d'euros** par an.

SALAIRES ET DROIT DE GRÈVE

Les ouvriers et les ouvrières du textile au Bangladesh sont les plus mal payé.es au monde. À noter que les femmes (parfois mineures) représentent **85%** de la force de travail.

Il n'y avait pas eu d'augmentation du salaire minimum depuis la catastrophe du Rana Plaza en 2013, quand un bâtiment industriel abritant plusieurs usines de confection s'est effondré, tuant plus de **1130 travailleurs et travailleuses**.

Le ministère du travail a annoncé en décembre 2018 une revalorisation du salaire minimum mensuel à hauteur de **8 000 taka (82 EUR)** contre **5 300 taka (54 EUR)** auparavant : une hausse insuffisante selon les syndicats de travailleurs et travailleuses.

En janvier 2019, une semaine de grève pour tenter d'obtenir de meilleurs salaires a été largement suivie. Une manifestation dans la banlieue de Dacca a réuni plus de **50 000** personnes. Elle a été durement réprimée par la police locale. Près d'un millier de grévistes ont été licencié.es au terme du mouvement. Au Bangladesh, où les grands patrons du textile sont très liés au parti ultra-majoritaire, la Ligue Awami, les libertés syndicales, le droit de manifester ou le droit de grève, sont régulièrement bafoués.

DES CONDITIONS DE TRAVAIL INDIGNES

Les usines se trouvent souvent dans des immeubles construits sans permis, qui ne répondent généralement pas aux normes de sécurité : installations électriques défectueuses, sorties de secours bloquées ou inaccessibles et absence d'alarmes incendie. Plus de **500 ouvrières** ont trouvé la mort dans des incendies depuis dix ans.

Les ouvrières subissent des pressions importantes quand la date de livraison d'une commande approche. Elles peuvent travailler jusqu'à minuit sans pause. On leur demande même de travailler de nuit, les prévenant le soir même, sans qu'elles aient le temps de s'organiser, notamment pour la garde des enfants.

Le travail de nuit est légal au Bangladesh mais les enquêtes montrent que ces horaires nocturnes sont considérés comme de simples heures supplémentaires, effectuées par les équipes qui viennent de faire leur journée. Les ouvrières sont régulièrement menacées de licenciement si elles refusent de travailler de nuit.



LISTE ARTISTIQUE

RIKITA SHIMU	SHIMU
NOVERA RAHMAN	DALIYA
DEEPANWITA MARTIN	RESHMA
PARVIN PARU	MAYA
MAYABI MAYA	TANIA
MOSTAFA MONWAR	SOHEL
SHATABDI WADUD	REZA

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION.....	RUBAIYAT HOSSAIN
SCÉNARIO.....	RUBAIYAT HOSSAIN, PHILIPPE BARRIÈRE
PRODUCTION.....	LES FILMS DE L'APRÈS-MIDI, KHONA TALKIES, BEOFILM, MIDAS FILMES, CINEMA COCOON
PRODUCTEURS.....	FRANÇOIS D'ARTEMARE, ASHIQUE MOSTAFA
COPRODUCTEURS.....	PETER HYLDAHL, PEDRO BORGES, AADNAN IMTIAZ AHMED, RUBAIYAT HOSSAIN
IMAGE.....	SABINE LANCELIN
SON.....	ELISHA ALBERT, JACQUES PEDERSEN
DÉCORS.....	JONAKI BHATTACHARYA
MONTAGE.....	RAPHAËLLE MARTIN-HÖLGER, SUJAN MAHMUD
MUSIQUE.....	TIN SOHEILI
AVEC LE SOUTIEN DE.....	EURIMAGES, CNC - AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE, THE DANISH FILM INSTITUTE, SORFOND+, EZEZ, OPEN DOORS - LOCARNO, THE TORINOFILMLAB - CREATIVE EUROPE MEDIA



PYRAMIDE
DISTRIBUTION